

Bonjour, je m'appelle Isabelle.

Je suis chercheuse au CNRS, dans l'un des premiers laboratoires à avoir emménagé sur le campus Condorcet, il y a trois mois.

Je n'avais pas été invitée à l'inauguration officielle initialement prévue aujourd'hui, ni même informée de son existence. Et je suis contente d'être là, pour l'inauguration populaire de mon nouveau lieu de travail.

Un lieu qui m'enchanté parce que ça n'est pas désagréable de pouvoir travailler dans des locaux neufs, spacieux, insonorisés – c'est loin d'être comme ça partout dans l'enseignement supérieur et la recherche, en France. Mais s'installer sur le campus, c'est aussi faire l'expérience concrète, chaque jour, de *la sous-traitance généralisée*. Je voudrais vous en dire deux mots, en ce jour d'inauguration. La majorité des bâtiments de ce campus a été construite et va être entretenue dans le cadre d'un contrat de partenariat public-privé passé entre l'établissement public qu'est le campus et un ensemble d'entreprises privées : une filiale de Vinci pour la construction et des entreprises de financement et de maintenance. Pendant 25 ans, l'État va se faire rançonner par ces entreprises avant de devenir peut-être propriétaire des lieux.

Qu'est-ce que ça signifie concrètement pour nous depuis trois mois ? que nous avons emménagé dans un bâtiment en chantier permanent, dans lequel rien n'est fini – mais je ne parle pas seulement de coups de peinture de dernière minute, je parle de toutes les vérifications pour que tout fonctionne qui étaient censées être faites avant l'emménagement notamment pour des raisons de sécurité (et il y en a beaucoup dans des bâtiments où tout est automatisé), de gros travaux qui impliquent des heures de perceuse, des câbles qui pendouillent des plafonds, de nombreuses installations pas installées.

Et le règne de la sous-traitance c'est que l'entreprise de construction et celle de la maintenance se renvoient en permanence la balle dès qu'il y a un problème – or il y en a beaucoup puisque rien n'est terminé ni n'a été vérifié. Ainsi pendant près de deux semaines, en novembre, il a fait 15 degrés dans les locaux : le personnel de l'accueil, les étudiants en séminaires, tout le monde travaillait en manteau, et ce n'est qu'une mobilisation des usagers qui a fini par faire monter la température. Depuis trois mois, nous travaillons avec la lumière des plafonds allumés en permanence et à fond, y compris si nous souhaitons projeter un film dans l'une des jolies salles du centre de colloque, parce que personne n'est en possibilité manifestement de faire marcher le logiciel qui commande les interrupteurs.

Je pourrais démultiplier les exemples : ce ne sont pas des anecdotes, ce sont des symptômes de dysfonctionnements qui vont être la règle en raison de la façon dont ont été conçus ces bâtiments et qui nous font vivre au quotidien ce merveilleux sentiment qu'en tant que personnels des sciences humaines et sociales, nous ne méritons pas mieux.

Le campus Condorcet, c'est néanmoins une très belle promesse pour les chercheur·es et les enseignant·es-chercheur·es en SHS parce que c'est un lieu qui va rassembler beaucoup de monde, de disciplines, qui va créer beaucoup de créativité collective. Mais ce que les chercheur·es et les enseignant·es-chercheur·es titulaires ne devront pas oublier, c'est que cette promesse se fait en partie sur le dos d'autres personnels à travers deux principaux mécanismes : d'une part, la mutualisation des postes titulaires dans de nombreux métiers (en particulier les bibliothécaires et documentalistes venant des onze établissements partenaires du campus – parmi lesquels notamment le CNRS, Paris 1, l'EHESS, l'Ined, etc. – qui ont été regroupés de manière autoritaire et qui font l'expérience d'une très forte redéfinition de leur activité professionnelle et de son organisation sans visibilité sur leur avenir à moyen ou long terme) ; d'autre part, c'est sur le dos de la précarité que ce grand rassemblement de chercheurs se fait : le campus emploie une centaine de personnes qui sont en emploi précaire ; et il promeut la précarité, le provisoire comme modèle pour la recherche en SHS – comme en témoigne par exemple « l'hôtel à projets », le bâtiment qui héberge le siège social du campus et qui est entièrement dédié à la mise en place de projets de recherche provisoire, employant essentiellement de la main-d'œuvre précaire managée par quelques titulaires.

Bref, le campus Condorcet, construit en partie sur de mauvaises fondations, sera néanmoins ce que nous en ferons. La forme de cette inauguration aujourd'hui est une promesse elle aussi pour un lieu permette la création, déjà à l'œuvre depuis trois mois, de collectifs militants qui luttent pour un modèle de recherche tournés vers l'extérieur, contre les badges et les grilles qui pour l'instant enferment le lieu, et pour des collectifs de travail solidaires, attentifs aux rapports de pouvoir en leur sein et aux conditions matérielles de l'existence de leur membre. Car contrairement à ce que prétend mon patron, M. Petit, les inégalités, ça n'est jamais vertueux.